

« Vie de prostituée », vie agitée

Depuis 1947, le témoignage de Marie-Thérèse connaît une existence littéraire exceptionnelle, sous la tutelle de Beauvoir et de Duras. Il est de nouveau réédité

DENIS COSNARD

En couverture, sur le bandeau rouge, six mots de Simone de Beauvoir : « Un étonnant morceau de littérature brute ». A l'intérieur, une femme assise dans une voiture, le sexe béant, un homme fouetté, des fellations en gros plan : avant même de se poser sur le texte, l'œil est frappé par une cinquantaine de clichés pornographiques des années 1930 et 1940.

Littérature, obscénité ? La nouvelle édition de *Vie de prostituée* résume à elle seule la double vie exceptionnelle et tourmentée de ce récit, initialement présenté comme un document sociologique, voire féministe, très vite happé par les éditeurs de pornographie, caviardé par les uns, pimenté par les autres, multi-condamné, vendu sous le manteau, traduit en plusieurs langues, pour devenir aujourd'hui un objet hybride, à cheval entre le sexe et le texte, une curiosité à la puissance toujours intacte. « Je ne crois pas qu'un autre écrit ait été publié par Sartre et Beauvoir, puis vendu dans les sex-shops », sourit Pierre Fourniaud, le patron des éditions La Manufacture de livres, qui espère séduire les amateurs d'érotisme viatique.

Le début de cette aventure éditoriale hors du commun est raconté dans les dernières pages par l'auteur elle-même, une certaine Marie-Thérèse dont le nom, Colette, a fini par être divulgué au bout de plusieurs dizaines d'années. En 1946, alors que la jeune femme travaille dans une maison close parisienne mais cherche à quitter le métier, un voisin peintre lui fait lire Henry Miller. « Il



Prostituées à la fenêtre d'un bordel de Hambourg (Allemagne), en 1929. BERT HARRIGETTY HAGES

16 ans avec un homme de treize ans plus âgé que moi. Mon mari ne pensait qu'à me faire des gosses. » Tout défile sans arrêt ni tabou : les enfants qui arrivent vite, son métier d'infirmière, la découverte de son goût pour les femmes, la rupture avec son mari, son entrée dans la prostitution, en 1939, grâce à un « vrai bléland, genre vache mais jol garçon », les mille et une demandes des clients, ses avortements, son départ en Allemagne en 1942, les « Fritz » qui défilent dans son lit, son retour à Paris, son travail de serveuse pour la Gestapo...

Le peintre commanditaire transmet le manuscrit à son ami René Bertelé, l'éditeur de Prévert, qui le confie à Colette Audry, une des chevilles ouvrières des *Temps modernes*. La revue de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir a justement commencé à publier une série de récits vécus : « Vie d'une sinistrée », « Vie d'un juif », etc. Pourquoi pas cette « Vie de prostituée » ?

Le témoignage paraît en deux fois, en 1947 et 1948, sans nom d'auteur. La revue ne précise pas non plus que le texte a été sérieusement expurgé, comme le détaille Nancy Huston dans *Mosaique de la pornographie* (Gonthier, 1982 ; rééd. Payot, 2004), le livre qu'elle a en partie consacré à cette histoire. Pour éviter la censure administrative, l'équipe des *Temps modernes* a sorti ses propres ciseaux. C'est l'époque où la

pièce de Sartre est appelée *La Respectueuse* ou *La P... respectueuse*. De même, « sucer » et « enculer » sont devenus « b... », certaines phrases crues ont disparu, ainsi que des pages entières montrant Marie-Thérèse comme une lesbienne heureuse, l'existence d'un proxénétisme féminin ou détaillant le rôle des policiers et des médecins dans l'organisation de la prostitution.

A la parution, certains s'interrogent : Beauvoir n'aurait-elle pas tenu la plume de la « p... » ? « J'aurais été bien incapable de produire » pareil document, répond l'intéressée dans *La Force des choses* (Gallimard, 1963), après avoir passé un après-midi avec Marie-Thérèse au Café de Flore.

Très vite, une deuxième version surgit. Pour avoir lu le manuscrit, René Bertelé mesure combien il a

été amputé par *Les Temps modernes*. En 1948, il imprime clandestinement une édition intégrale, signée « Marie-Thérèse » mais sans nom d'éditeur et avec une scène de sexe entre hommes qu'il a demandé à l'auteur d'ajouter. Il a le temps d'effectuer une dizaine de tirages. Puis les condamnations pour outrage aux bonnes mœurs pleuvent, six en dix ans, sans d'ailleurs que Marie-Thérèse soit au courant. Sans non plus stopper les publications pirates, en France comme à l'étranger.

Puis, en 1964, Colette Audry offre une nouvelle version, chez Gonthier, différente encore : un entretien entre Marguerite Duras et une autre prostituée ouvre le livre, certains passages biffés en 1947 sont restitués, d'autres restent censurés, et Marie-Thérèse raconte la suite de sa vie sur trois chapitres. Pour la première fois, elle signe même un contrat. Au total, « elle a été payée par les éditeurs officiels, mais ils ont charcuté son texte pour le rendre politiquement correct ; les pornographes ont respecté le texte mais pas l'auteur, et ne l'ont jamais rémunérée », explique au « *Monde des livres* » Nancy Huston. « Mais ce sont des mensonges ! », s'écrie exalée Marie-Thérèse quand l'écrivaine avait retracé avec elle l'histoire de ce livre. Aujourd'hui encore, les derniers éditeurs du texte, Losfeld et La Manufacture de livres, ne versent pas de droit d'auteur. Et pour cause : nul ne sait si Marie-Thérèse est encore vivante. Agée d'environ 20 ans en 1940, elle aurait dépassé les 100 ans. ■

EXTRAIT

« Les Américains arrivaient, les FTP tondaient les filles qui avaient couché avec des Fritz. Et c'était la Libération de Paris. Je me demandais ce qui allait arriver car dans la maison on savait bien qu'il y avait beaucoup de Boches qui étaient venus chez moi, j'ai pensé que j'aurais les cheveux coupés, mais nous étions plusieurs dans la maison à avoir son Fritz. L'une était allemande, mariée, et, en plus, divorcée d'un Français. Elle avait mis un ruban bleu blanc rouge à sa fenêtre et elle me dit : "Jeunette, veux-tu venir voir de Gaulle ?". Je lui réponds : "Si tu veux prendre un coup de poing sur ta gueule, vas-y, moi j'y vais pas !" »

VIE DE PROSTITUÉE, PAGE 119

A la parution, certains s'interrogent : Beauvoir n'aurait-elle pas tenu la plume de la « p... » ? « J'aurais été bien incapable de produire » pareil document, répond l'intéressée dans « La Force des choses »

n'était question que de cul, de con, de merde et ainsi de suite, se souvient-elle. Je lui ai dit : "Si c'est ça la littérature, je t'en ferai des kilomètres..." » L'homme la prend au mot : « Essaie, on verra bien. » Il paie 50 francs la page.

Marie-Thérèse se met à l'ouvrage. D'une écriture fine à l'orthographe incertaine, elle raconte sa vie, pas tous les jours joyeuse : « Je me suis mariée à

Entre la petite et la grande histoire



SOCIOLOGIE, PORNOGRAPHIE, FÉMINISME ? Malgré l'ajout de photographies qui tirent l'édition de La Manufacture de livres vers le rayon érotique, la *Vie de prostituée* rééditée d'un jet, en 1947, par Marie-Thérèse Colette, relève aujourd'hui avant tout d'un document historique. Voici le quotidien d'une prostituée française des années 1940 raconté par elle-même, sans se conformer à la moindre ligne éditoriale idéologique. Elle n'est ni la dépravée rêvée par

les pornographes, ni la prolétaire exemplaire dans l'adversité que certains ont voulu faire d'elle en coupant les passages jugés problématiques. Simplement une jeune femme sans grands repères, dont la carrière est percutée par la guerre, puis stoppée par la fermeture des maisons closes, en 1946.

C'est ce choc entre la petite et la grande histoire qui rend le livre si particulier. Au-delà d'une description sans fard de la prostitution, du rôle des proxénètes, etc., cette Vie... est celle d'une Française qui cherche à tenir bon en pleine guerre et enchaîne les choix désastreux. En 1942, elle part en Allemagne. Elle

se trouve à Berlin lors de la chute de Stalingrad : « Rien à faire ce jour-là. Les Boches étaient en deuil à fond. Ils ne pensaient plus à boire ». Puis c'est Hambourg sous les bombes. De retour à Paris, elle se fait embaucher par la Gestapo, et tombe amoureuse d'un « Fritz ». A la Libération, elle réussit pourtant à échapper à toute sanction, puis à devenir infirmière, jusqu'en 1979. Une existence cahin-caha. Sans aucune morale. ■ DE C.

VIE DE PROSTITUÉE, de Marie-Thérèse, La Manufacture de livres, « Bonux livres », 160 p., 35 €.

Gendarmes : les Justes et les autres

Il s'agit là de la réédition d'un ouvrage important. Son auteur, colonel de gendarmerie, s'est établi à partir d'une vaste documentation l'histoire de son corps d'appartenance sous l'Occupation : en 1994, ce livre fut le premier à rompre avec l'image d'une force « globalement résistante ». Un chapitre détaillé ainsi la participation active de l'ins-titution à l'arrestation des juifs présents sur le sol français. L'auteur, fils d'un officier de gendarmerie reconnu « juste parmi les nations », décrit également les actions de résistance de gendarmes et les refus que certains opposèrent aux crimes des nazis et de Vichy. Il est dommage que ce livre ait été oublié par le Musée de la gendarmerie, qui, lors de son ouverture en 2015, ne présentait aucun document sur la participation du corps à la collaboration et à la Shoah. ■ PIERRE KARILA-COHEN

La Gendarmerie sous l'Occupation, de Claude Cazals, introduction de Jean-Nicolas Kubie, L'Essor de la gendarmerie nationale, 416 p., 22,90 €.

Poètes russes contre la guerre

C'est un mince volume, presque un cahier, qui contient un trésor : les voix de poètes russes, nos contemporains, qui s'élevèrent contre la guerre en Ukraine. Certains ont quitté la Russie, d'autres sont restés ; leurs univers poétiques sont différents, mais l'indignation et le désespoir sont les mêmes. Représentés chacun par un ou deux poèmes, ils sont la preuve de l'actualité avec laquelle une partie de la société civile russe réagit à cette tragédie. À l'instar de Vera Pavlova, qui écrit : « Ne dis pas : je vis à côté / La balle agille ne se perd jamais / Trier en fait tue un chérubin / Trier par terre tue un défunt / (...) Ne coupe pas le commandant ; jette ton fusil / Écoute ta maison : couche-toi dans un trou... Ils ont beau être peu nombreux, ils représentent la vraie culture russe, et leurs voix finiront par se faire entendre. ■ ELENA BALSAMO

Jeux de la guerre / Poètes contre la guerre, traduit du russe par Marius-Louis Bonaque, Eléo Rimaz et Christine Zeyfounian Belouk, Canaviers, « Carmina », 40 p., 9 €.

« Poésie » vit

En juin 1977, Michel Deguy créait Poésie. Le poète, universitaire, essayiste, éditeur et philosophe est mort, le 16 février, à 91 ans, et le nouveau numéro de la revue célèbre celui qui « aura animé des vies et des groupes », ainsi que le note Martin Rueff, le rédacteur en chef. Une cinquantaine d'amis, de lecteurs, d'anciens élèves et autres compagnons de route (de Barbara Cassin à Peter Szendy, en passant par Laurent Jenny, Tiphaine Samoyault ou Hédi Kaddour) y contribuent, qui relaient différents ouvrages de Deguy, qui partagent des souvenirs, qui s'attardent sur tel aspect de son écriture. Ce numéro s'ouvre sur des poèmes inédits du défunt pour se clore sur des « documents » - extraits de correspondance, éloges funèbres de Jean-Luc Nancy, chroniques... -, et témoigne plus que jamais, peut-être, de l'ambition que Michel Deguy avait édictée pour « sa » revue : « Faire place aux rapports, aux interactions » et au travail de disjonction et de conjonction de l'écriture poétique ». ■ RAFFAËLE LEVRIER

Poésie, n° 461-482, Belfin, 362 p., 30 €.